

désolées, seules sur la terre, ne semblent-elles pas dire? « Les affections d'un époux, son dévouement, son sang qu'il a mêlé au mien pour « laisser un héritier de son nom, vous payez « tout cela soixante francs! »

Et une fausse nouvelle, qu'elle soit mauvaise ou bonne, un tour de roulette, un hasard à la loterie, font à un fat une existence opulente.

Voilà la morale des paiements au Trésor.

ERNEST FOUINET.



LES THÉÂTRES DE SOCIÉTÉ.



Parmi tous les amusements que multipliait la prospérité dont nous jouissions avant la révolution de 1830, la comédie de société occupait le premier rang. Les concerts et les bals pâlis- saient devant une soirée dramatique, et les mots *On fera de la musique*, ou bien *On dansera*, n'avaient pas, sur une invitation, l'attrait puissant de cette courte et modeste annonce : *On jouera des proverbes*. Il n'était pas de prières, pas de

démarches, pas de ruses dont on ne se servît pour être invité. On se réconciliait avec un ennemi, on donnait la main à un homme de police, on écoutait sans bâiller un député du centre : aucun sacrifice ne coûtait si l'heureux billet devait en être le prix. C'était alors un billet de spectacle qui éveillait la concurrence : c'est aujourd'hui un billet d'hôpital. Comme tout a changé !

Ce n'était pas seulement dans les vastes galeries du faubourg Saint-Germain, et dans les riches salons de la Chaussée-d'Antin, que s'élevaient ces théâtres improvisés : le simple atelier de l'artisan s'embellissait parfois du double rang de paravents et de la rampe de chandelles : aucun plaisir n'était interdit à la classe ouvrière, qui trouvait dans le travail de la veille les amusements du lendemain. Il m'est arrivé d'assister, dans un grenier, à la représentation de *Zaïre* et du *Dîner de Madelon*. *Zaïre* était une jeune et jolie blanchisseuse qui savait mal son rôle, ce qui donna lieu à un plaisant de dire qu'elle aurait dû le *repasser* ; mais, comme à chaque instant elle essayait ses yeux avec un beau mouchoir brodé, je fus convaincu de son extrême sensibilité ; et, quand elle tomba morte sous le poignard d'Orosmane, je fus édifié de voir avec quelle décence elle s'occupa de cacher au public

la jarretière que le mouvement de sa chute avait mise à découvert. Je ne dirai rien du jeu de l'Orosmane : on peut s'en faire une idée maintenant au Théâtre-Français : mais je n'ai point oublié avec quelle présence d'esprit il se jeta, après s'être frappé, sur la malheureuse *Zaïre*, de manière à l'embrasser à plusieurs reprises. Tous les spectateurs applaudirent ; et on persuada à la mère de *Zaïre*, qui ne savait pas lire, que c'était écrit dans le rôle. *Le Dîner de Madelon* ne fut pas moins remarquable par la dignité que la cuisinière mit dans son rôle. Elle eût joué *Cléopâtre*, *Athalie*, avec les mêmes gestes, le même accent, et les mêmes attitudes ; et, lorsqu'elle s'assit à la table de son maître, elle déploya toute la grâce et toute la noblesse de *Sémiramis* montant sur son trône. Cette *Madelon* était pourtant une cuisinière ; mais une cuisinière sur un théâtre ne doit pas ressembler à une cuisinière dans sa cuisine : aussi ses grands airs de princesse eurent-ils beaucoup de succès. Cette bizarre représentation, qui m'amusa beaucoup, m'a convaincu que le mérite le moins apprécié dans un acteur par un public peu éclairé, c'est le naturel. La dame de province qui se plaint de ce que mademoiselle Mars joue sur le théâtre comme si elle était dans sa chambre, m'aide à comprendre le public de nos boulevarts. Je me rends compte

de son engouement pour des pièces où l'exagération du style répond à l'in vraisemblance des situations, et pour des comédiens qui joignent à la fausseté d'une déclamation emphatique le ridicule d'attitudes forcées et de contorsions bizarres. Le naturel n'est senti que par les gens de goût; et c'est l'art seul qui le donne.

Ce naturel, qu'on ne trouve jamais chez les acteurs qui s'exercent sur les planches d'un grenier, ne se rencontre même que bien rarement parmi les comédiens qui se montrent dans un salon. Ce n'est pas que l'intelligence, l'esprit et le goût leur manquent; mais la plupart ont le tort de chercher leur talent dans le talent d'un comédien de profession. Ils apprennent des gestes, ils étudient des intonations; et comme ces gestes et ces intonations ne sont pas les leurs, mais ceux d'un maître, il en résulte qu'ils deviennent nécessairement de mauvaises copies souvent même d'un mauvais original. Les conseils d'un comédien sont utiles pour la mise en scène, mais non pour l'art de dire. Si vous n'avez pas en vous-même la faculté d'exprimer nettement ce que vous sentez, si votre organe se refuse à peindre les émotions de votre âme, si vos regards ne s'animent pas du feu de vos paroles, et si vos traits restent immobiles dans le trouble des passions, croyez-moi, ne jouez jamais la comédie,

et n'espérez pas que les meilleures leçons puissent suppléer à ce qui vous manque. Permettez-moi de vous dire, en parodiant le *Misanthrope* :

Et n'allez pas quitter, de quoi que l'on vous somme,
Le nom que, dans la cour, vous avez d'honnête homme,
Pour prendre, *des leçons d'un pauvre professeur*,
Celui de ridicule et misérable *acteur*.

Il n'y a ni honte ni malheur à ne pas jouer la comédie; mais comme il y a toujours un peu de ridicule à la mal jouer, beaucoup de gens devraient s'abstenir, qui ne s'abstiennent pas. D'où vient? C'est que rien n'est plus amusant.

Que, dans une société où la langueur et l'ennui commencent à s'introduire, une voix s'élève tout-à-coup et dise: Jouons la comédie! voyez soudain comme toutes les figures s'animent, comme toutes les ambitions s'éveillent, comme tous les amours-propres surgissent. Mais qui jouera? Personne n'ose encore se proposer. Une jeune dame s'écrie: J'aurais trop peur... Ce mot suffit pour prouver qu'elle veut qu'on la rassure... et pendant qu'on s'efforce de dissiper la frayeur qu'elle n'a pas, la maîtresse du logis va chercher dans un coin un jeune homme auquel personne ne prend garde. Il a fait le quart d'un vaudeville.... cela suffit, c'est un auteur, et on le proclame directeur de la troupe..... Voyez alors

comme on se presse autour de lui. Il n'est pas d'attentions et de prévenances qu'on ne lui montre. On le complimente sur ce qu'il a fait, sur ce qu'il n'a pas fait, peu importe. Il faut le gagner, il faut le mettre dans ses intérêts. On propose de jouer un de ses ouvrages. Ils sont tous charmants; on n'a qu'à choisir. Par malheur on n'en sait pas même les titres; et la modestie de son refus vient secourir l'embarras de ses flatteurs. On s'occupe d'abord du choix des pièces..... et comme la maîtresse de la maison a une jolie voix et prend des leçons de Benderali, on se décide pour le vaudeville.... mais quel vaudeville? On n'en manque pas, cherchons : *La Visite à Bedlam*? — « Non pas, » dit une dame, « j'ai mon mari à Charenton, et cette pièce me le rappelle. » — *Le Secrétaire et le Cuisinier*? — « Vous n'y pensez pas, » s'écrie tout bas un jeune homme. « Ce gros intendant militaire qui joue là-bas au whist, a porté autrefois le bonnet de coton, et ce serait une personnalité. » — Eh bien, *le Diplôme*? — « Je m'y oppose, » dit une vieille dame, « mon petit-fils est troisième secrétaire d'ambassade à Copenhague, et je ne sais vraiment pas comment M. Scribe ose se permettre de tourner en ridicule la diplomatie. » — Vingt ouvrages sont tour à tour proposés et rejetés pour des motifs non moins puissants. Enfin, après

avoir parcouru tout le répertoire du Gymnase, du Vaudeville et des Variétés, on s'arrête à deux vaudevilles qui ont le mérite de ne pas présenter d'allusions fâcheuses. Vient alors la distribution des rôles. Après une révolution, lorsque se fait le partage des places, on voit accourir de toutes parts une nuée de solliciteurs : l'un veut être ministre, l'autre conseiller d'état, celui-ci préfet, celui-là receveur-général. Nul ne trouve le fardeau trop lourd pour ses épaules : on se croit administrateur, financier, du moment que le Moniteur vous a nommé : on revient jouer son rôle dans son département, et on est tout furieux de voir que le public se moque de vous. C'est avec moins de légèreté et plus de discernement peut-être que se fait la distribution des rôles d'un vaudeville ; mais l'ambition est la même dans les aspirants, et personne ne se croit fait pour un emploi ou pour un rôle subalterne. Enfin, après de longs débats, tout se concilie. Une dame de quarante-cinq ans, maigre, sèche et ridée, jouera l'ingénue; sa fille fera la mère, et, en la grimant un peu, elle sera charmante. Un jeune homme que cet arrangement n'arrange pas, prend par dépit le rôle d'un grand-père et cède l'amoureux à son oncle, qui mettra une perruque blonde, se peindra les sourcils, et achètera des mollets. Une jeune et jolie brune, dont la main s'ap-

puie sur le bras du directeur, obtient de lui l'emploi de soubrette, et comme il jouera le valet, il lui fera souvent répéter son rôle en particulier. Quant à la maîtresse de la maison, elle se sacrifie. Elle accepte un bout de rôle : cependant il faut qu'on trouve moyen d'y insérer un grand air de Rossini qu'elle chante à merveille. C'est tout ce qu'elle demande : on n'est pas moins exigeante. Mais voilà que le mari de la jolie soubrette s'avise de trouver mauvais qu'on n'ait pas employé son talent pour la comédie, et il en a beaucoup, lui, qui était autrefois chambellan de l'empereur. Il se plaint amèrement de l'oubli dont il est victime. Comment faire ? Il ne reste plus que l'emploi de souffleur : il s'en empare, et peut-être espère-t-il que la maladie ou la mort de quelque acteur le fera sortir de son trou et le lancera sur le théâtre. Cet autre monsieur, qui ne sait pas dire trois paroles, mais qui plante admirablement un clou, est proclamé machiniste du théâtre. Il lèvera et baissera le rideau. Quant aux trois coups, c'est un autre qui les frappera ; car tant de fonctions pourraient l'embarrasser. Mais le sujet le plus intéressant de la troupe, c'est le fils de la maison ; il doit apporter une lettre et répondre : *Oui, monsieur*. Sa mère, qu'étonne son intelligence précoce, ne doute pas qu'il ne s'en tire à merveille : mais pour en être plus

sûre, elle le fait répéter vingt fois, et s'extasie sur sa bonne grâce et son naturel sous la livrée. Voyez, s'écrie-t-elle, ne dirait-on pas que c'est un vrai domestique ? et elle est enchantée.

Bientôt les répétitions commencent, et avec elles les tribulations de la maîtresse de la maison. Ce n'est pas chose facile de réunir à jour et heure fixes, même pour un plaisir, huit ou neuf personnes, chacune d'elles ayant ses devoirs, ses intérêts, ses passions, et surtout ses caprices. L'une veut qu'on répète le soir, l'autre le matin : celle-ci n'est libre que le dimanche, celle-là va à la campagne. Enfin on convient du jour et de l'heure, et on se promet réciproquement de savoir son rôle. Le rendez-vous général est pour deux heures : il en est trois, et personne ne paraît encore. Le premier acteur qui arrive fait constater son exactitude, et va faire, en attendant, une visite dans le voisinage : le second (c'est une dame) se récrie sur l'inconvenance de faire attendre une femme : le troisième arrive tout en nage, et annonce que, dans une heure, il est obligé de se trouver chez son notaire. Puis vient une lettre d'excuse : le chien de la jeune première est malade, et elle attend le médecin ; elle ne sait pas même si elle pourra jouer, tant la santé de cet être chéri lui cause d'inquiétude. Quatre heures sonnent, et on n'a

pas encore dit un mot de la pièce. C'est à peine si chacun a lu son rôle, car on répète sur le manuscrit. Il est cinq heures, qu'on n'est pas encore convenu des places, des entrées, des sorties. On se sépare en se jurant d'être plus exact à la seconde répétition, et chacun s'en va en se promettant bien de n'en rien faire. On ne veut pas être victime de la paresse des autres. Une, deux, trois répétitions pendant lesquelles on se raille, on se flagorne, on se querelle, n'offrent ni plus d'ensemble ni plus de mémoire. Cependant le jour de la représentation approche, et on se décide à faire partir les lettres d'invitation. Chaque acteur en demande pour sa famille, pour ses amis, pour ses connaissances. Comment refuser des gens qui se fâcheraient peut-être, et qui feraient tout manquer? Il faut bien les satisfaire; et la malheureuse maîtresse de maison est condamnée à exclure ses amis pour faire place à des étrangers. Cependant les répétitions marchent au milieu de discussions sans cesse renaissantes. L'un s'arrête, et s'obstine à ne rien dire tant que l'on cause bas dans la coulisse : le plus léger bruit le trouble : le chien qui jappe le déconcerte; la porte qui s'ouvre lui fait perdre la tête. L'autre a la manie de donner des conseils à chaque phrase, il vous interrompt pour vous dire : Gonthier dit cela ainsi; Léontine Fay joue

ici avec son éventail. Il imite Gonthier et Léontine, et on ne reconnaît ni l'un ni l'autre. Celui-ci ne veut pas qu'on le souffle, et à chaque instant il reste court, et se fâche de ce qu'on ne le souffle pas. Celui-là ne peut se résoudre à dire son rôle tel qu'il est : il le brode, et le charge, et l'arrange, et fait si bien qu'il dénature et gâte tout.

Le plus à plaindre est le pauvre jeune homme qu'on a nommé directeur, et qui ne dirige rien, car chacun fait à sa tête. Cependant tous l'assiègent pour lui demander ses avis. Malheur à lui s'il se permet quelques observations, et si ses conseils ne se bornent pas à dire : Vous serez ravissante! vous serez parfait! Qu'il s'avise de blâmer! on lui tourne le dos, on se moque de lui; et, si la pièce va mal, c'est de sa faute, car il est directeur.

Trois jours avant la représentation, une grande question s'agite : c'est celle des costumes; et, comme le dit M. Leclercq dans l'un de ses plus jolis proverbes : *Les costumes font beaucoup*, si ce n'est tout.

— « J'aurai une robe rose, » dit la dame de quarante-cinq ans.

— « Et moi aussi, » ajoute la jeune soubrette.

— « Mais, ma chère, c'est impossible, nous ne pouvons pas être habillées de même. Ce serait